

Le pèlerinage de Compostelle : pratiques et significations d'un pèlerinage au long cours

Renaud MOUSTY

Le pèlerinage de Compostelle est un phénomène complexe, extrêmement polysémique, qui s'est vu réactualisé par des dynamiques proprement modernes. À première vue, lorsque l'on s'intéresse à l'évolution contemporaine du pèlerinage, il semble que l'individu se rende à Compostelle dans une optique religieuse ; que ce pèlerinage soit en fait un voyage fait par dévotion. Mais en y regardant de plus près, on se rend compte qu'il existe une multitude de sens attribués au pèlerinage, qui ne se trouve pas forcément satisfaite par le sentiment purement religieux de l'acte pèlerin. Il semblerait même que les motivations jacquaires oscillent aujourd'hui entre sport et spiritualité, religion et voyage touristique, voire plus encore. En considérant toutes ces motivations plus ou moins exposées par les individus pendant leur pèlerinage, il est donc plutôt difficile de saisir d'une vue d'ensemble pourquoi, aujourd'hui, tant de gens marchent toujours vers Compostelle. Peut-on encore parler de pèlerinage religieux au sens strict du terme – surtout lorsque l'on sait que beaucoup de pèlerins ont du mal à s'expliquer les raisons d'un tel voyage, même une fois arrivés à Compostelle ? Et inversement, peut-on ne retenir du phénomène que sa dimension non sacrale, celle qui fait des chemins de Compostelle la joie des randonneurs et des sportifs ? On est donc en droit de se poser plusieurs questions, comme par exemple, est-ce toujours la chrétienté qui mène les individus sur les chemins de Compostelle ? Le succès contemporain du pèlerinage peut-être repose-t-il simplement sur une fausse image que l'on se fait du pèlerin médiéval – cette image d'un pèlerin pieux, qui part humblement rendre grâce à saint Jacques, à ses propres risques et périls. Ou bien encore existe-t-il réellement un chevauchement établi, voire patent, entre les pratiques et les interprétations relatives au pèlerinage de Compostelle ?

D'un point de vue anthropologique, il est intéressant de se demander ce qui maintient encore de nos jours cette dimension du long cours comme une spécificité du pèlerinage de Compostelle ? Alors que l'on se rend à Rome ou encore à Lourdes en train, en voiture, voire en avion, pourquoi la marche reste-t-elle une des dimensions principales du voyage vers Compostelle ? Il semble même que ce long voyage, à la mesure du corps et de l'esprit, soit le fruit d'une volonté bien déterminée. Car aujourd'hui, on ne marche pas par hasard, surtout vers Compostelle. Il est donc intéressant de se pencher sur cette dimension physique que le phénomène de Compostelle introduit dans la démarche pèlerine occidentale. Parce que sans cette dimension, il ne semble pas y avoir d'explication manifeste du phénomène jacquaire, du moins au sens où l'entend le participant. On part toujours vers Compostelle à la rencontre de Dieu, certes, mais aussi des autres, et majoritairement de soi. Alors pour comprendre toutes ces raisons chargées de sens que l'individu attribue à son pèlerinage, il est important de ne pas se pencher exclusivement sur le temps extraordinaire que vit le pèlerin en cours de route. À ce sujet, Dominique Julia écrit, dans un ouvrage collectif consacré à la marche, que le pèlerinage est en effet

« rupture du quotidien, arrachement au grain des jours ordinaires, sortie de soi pour aller vers un ailleurs, la marche étant ici tendue vers son terme [...] La marche pèlerine [pour le cas de Compostelle représenté par l'expérience du long cours] est un temps de passage qui s'inscrit d'emblée dans l'extraordinaire, temps d'un pur présent qui s'écrit entre le moment

du départ et celui de l'aboutissement où l'on touche le but tant désiré. C'est pourquoi gestes et rites qui encadrent ce temps sont si chargés de sens¹ ».

Si j'appuie les dires de l'auteur sur le fait que l'expérience de pèlerinage au long cours amène l'individu à traverser successivement une dimension ordinaire, puis extraordinaire du phénomène, je tiendrais à préciser que le fait de considérer celui-ci sous le seul angle de la marche pèlerine – c'est-à-dire ce temps singulièrement extraordinaire – le restreint à une vision quelque peu essentialiste, surtout pour le cas de Compostelle. Car s'il est vrai que la marche vers Compostelle se calque sur un « temps de pur présent », celle-ci s'intègre et ne prend véritablement de sens que dans un jeu d'opposition avec les interactions des séquences ordinaires présentes avant et après ce temps extraordinaire. Il faut donc arriver à concevoir la trajectoire pèlerine de l'individu dans une optique processuelle, c'est-à-dire une optique qui englobe les différentes séquences avant, pendant et après le pèlerinage ; de cette façon, cela permet de prendre en compte les multiples sens attribués au pèlerinage qui ne relève pas seulement de la dimension sacrée du phénomène. Par exemple, en mettant en corrélation plusieurs trajectoires pèlerines, on arrive à l'évidence que ce qui mène l'individu sur les routes n'est pas en fait quelque chose de figé, du début à la fin de l'expérience pèlerine, et que la problématique pèlerine de chaque individu évolue au fur et à mesure des expériences rencontrées en cours de route. Ce que je viens d'appeler « problématique pèlerine » est en fait cet axe de développement continu inhérent à l'individu, sur lequel se construit l'évolution de son expérience pèlerine. Cette problématique pèlerine se caractérise principalement par l'élaboration d'une quête de sens, qui ne trouve d'assouvissement – dans un premier temps – que dans l'accomplissement de l'acte pèlerin. L'individu ressent comme un appel de la route, qu'il arrive parfois à s'expliquer, mais le plus souvent il trouvera ses propres raisons en cours de route, parfois même après le pèlerinage. Le sociologue Daniel Mandon pose bien justement le problème à interpréter l'acte pèlerin jacquaire :

« Il concerne ce qui a de plus intime, dans nos aspiration et nos désirs [...]. Les raisons et les justifications que l'on en donne ne sont souvent que prétextes à une légitimation de l'énergie déployée ou des risques encourus, masquant les motivations profondes d'une attente, d'une quête d'absolu relativement insatiable². »

En ce sens, on ne peut véritablement étudier l'acte pèlerin par l'analyse des motivations exposées par l'individu sans se confronter à la complexité structurelle de leur formulation. Une approche du phénomène par ce que j'appelle la problématique pèlerine permet, d'une part, de mieux cerner l'ensemble des dispositions qui poussent l'individu à pérégriner vers Compostelle, et d'envisager, d'autre part, un axe de recherche qui prend en compte le caractère évolutif de cette quête de sens. Car la mise en corrélation des discours jacquaires à plusieurs moments lors de l'expérience pèlerine permet d'élaguer différents sens propres et partagés, qui apparaissent et se métamorphosent en cours de route. Il faut donc arriver à cerner les mécanismes de cette problématique pèlerine en fonction des trois séquences avant, pendant et après le pèlerinage, pour comprendre véritablement pourquoi, et surtout vers quoi, les individus marchent aujourd'hui.

Comment donner sens à son pèlerinage

Pour saisir le sens donné à un pèlerinage, il faut savoir ce que le fait de pérégriner suggère à l'individu. D'une manière plus générale, Danièle Hervieu-Léger conçoit la figure du

1. A. Rauch, D. Julia, J. Hassoun et al., *La Marche, la vie : solitaire ou solidaire, ce geste fondateur*, p. 31.

2. G. Dutey, *Pèlerin vers Compostelle : sur un chemin pas comme les autres*, p. 150.

pèlerin comme à l'avant-garde du comportement religieux occidental³, en justifiant une restructuration des formes de croire par l'évolution figurative d'une certaine « modernité » qui, selon elle, ne tient pas ses promesses. Mais elle n'est pas la seule à considérer le monde actuel comme vecteur d'une certaine contemporanéité qui nous malmène. Daniel Mandon conçoit lui aussi le voyage comme un moyen d'échapper aux contraintes d'une société qui l'opprime⁴. Il précise que ce même moyen trouve une expression tolérable dans le pèlerinage. Ce rapport conflictuel dont il parle, entre l'individu et la société contemporaine, peut en partie expliquer l'acte pèlerin jacquaire. Mais en poussant la recherche un peu plus loin, on découvre que le pèlerinage est avant tout un moyen de trouver une façon très particulière de se réaccommoder, voire de se réconcilier, avec son environnement et ses contraintes, plus qu'avec la société elle-même. Dans cette optique, on se rend compte que le pèlerinage peut être considéré comme un moyen temporaire de s'éclipser de son environnement, sans forcément tout remettre en question. En ce sens, le pèlerinage peut se concevoir comme un temps de recul qui se termine, la plupart du temps, par une réinsertion à même la société, dans son propre environnement, voire un nouveau créé en conséquence. Que le pèlerinage soit entendu comme la réaffirmation de sa foi, l'aboutissement d'une réflexion sur sa condition de vie au quotidien, comme un voyage initiatique, ou tout ça à la fois, il semble donner à l'individu les moyens de débloquent, dans sa vie, un temps pour faire l'expérience de ce qui est autre et de savoir qui il est aujourd'hui.

Lorsque l'on pose la question à un pèlerin en début de pèlerinage, « pourquoi marcher vers Compostelle ? », la première réponse est bien souvent la plus courte : dans un but spirituel... Derrière ce mot « spirituel » se cachent les clefs de la compréhension du phénomène jacquaire. Chaque pèlerin interrogé au départ de son pèlerinage engage plus ou moins directement cette hypothèse de départ : une démarche spirituelle. Mais quel sens a ce mot pour l'individu ? Comment saisir ce que définit ce mot à tel moment, dans tel endroit du chemin, pour telle personne ?

Le dictionnaire Littré traduit le mot spirituel par « ce qui est de la nature de l'esprit », considéré comme une réalité distincte de la matière, du monde sensible et de la vie pratique. Pour le cas des pèlerins de Compostelle, la spiritualité est une sorte de concept clef, qui rassemble de façon fonctionnelle et personnalisée les expériences qui relèvent de la dimension non-pratique de l'acte pèlerin. Par ailleurs, cette fonction de support spirituel attribuée au pèlerinage est, dans un premier temps, un des moteurs principaux de l'acte pèlerin. Comme je l'ai dit, on ne se met pas en route par hasard, surtout vers Compostelle. Car donner sens à son pèlerinage commence souvent par adhérer au fait que pérégriner répond à un appel intérieur relativement insatiable, qui trouve une première forme expressive dans l'idée que l'individu se fait de la marche au long cours, des chemins de Compostelle, de leur spiritualité, de leur sacralité... ; une idée qui, avec le temps, se concrétisera par un projet, puis, ensuite, par l'accomplissement du pèlerinage.

Mais en réalité, la situation est un peu plus compliquée que ce que je laisse sous-entendre. Car s'il est vrai que le pèlerin avance dans ses dires un acte spirituel, le définir est une autre histoire. Avant de partir, pendant le départ, au cours du pèlerinage, même après celui-ci, les pèlerins ont beaucoup de mal à définir ce que représente pour eux la spiritualité. Car elle est bien souvent avancée pour définir ce « quelque chose » qui pousse à prendre la route, quand bien même l'individu qui l'emploie ne sait pas vraiment ce que cela représente pour lui, aujourd'hui, ici, dans telle situation. Derrière ce mot, « spiritualité », il faut comprendre qu'il se trame un « bricolage » incessant de la problématique pèlerine, constitué entre la formulation d'une quête de sens particulièrement individuelle, évolutive, et les différentes expériences qu'a traversées l'individu au cours de son existence. Spiritualiser l'acte pèlerin permet au départ de se procurer un cadre référentiel qui intègre la totalité des sens attribués au pèlerinage, que l'individu

3. D. Hervieu-Léger, *Le Pèlerin et le Converti : la religion en mouvement*, p. 151.

4. G. Dutey, *Pèleriner vers Compostelle : sur un chemin pas comme les autres*, p. 151.

a souvent du mal à comprendre, du mal à rationaliser. Car si la problématique pèlerine est l'essence même de l'acte pèlerin, ces ressentis relativement insatiables et inhérents à l'individu en sont la cause principale. Car ils entraînent l'individu à concevoir le pèlerinage comme une sorte d'approche méthodologique qui permettrait – hypothétiquement au départ – de régler à ce moment-là, dans sa propre vie, ce « quelque chose » qui ne cesse de le tourmenter.

Il faut donc se pencher sur les mécanismes de cette problématique pèlerine pour comprendre comment toutes ces raisons de partir, tous ces sens multiples attribués au pèlerinage, se forment et se déforment en cours de route, pour se reconstruire par la suite. En parlant de mécanismes, je souhaite pouvoir éclairer sur l'élaboration et l'évolution structurelle de cette problématique pèlerine, généralement commune à tous les pèlerins. Mais il faut garder à l'esprit que la problématique pèlerine est quelque chose de complexe, que l'objet de celle-ci est proprement individuel et qu'en règle générale, elle se constitue autour de quatre points principaux : un cadre de référence, qui n'est autre que le pèlerinage ; cette formulation de sens attribués au pèlerinage ; l'expérience pèlerine qui déclenche la plupart des modélisations de cette problématique, et enfin un temps de gestation qui permet la modulation et l'assimilation terminale de toutes ces données.

Mon objectif au cours de mes recherches a donc été de pouvoir cerner les mécanismes qui interagissent entre ces quatre points, afin de nous aider à mieux comprendre ce qui pousse l'individu à se mettre en chemin et comment celui-ci interprète son acte à différents moments, dans sa trajectoire pèlerine. Dans un premier temps, on se rend compte que cette trajectoire pèlerine se base sur l'expérimentation de trois phases successives : une phase de séparation entre vie courante et pèlerinage, une phase liminaire (le pèlerinage) et une phase de réintégration dans la vie courante.

La première phase se traduit par la mise en place du projet et principalement par la décision de partir, par ce que cette décision implique, c'est-à-dire laisser sa vie de côté pendant un certain temps pour partir vers l'inconnu. C'est ici que l'individu se constitue sa propre problématique pèlerine, en fonction de ce que représente pour lui le pèlerinage et ce que peut lui apporter ce type d'expérience pèlerine au long cours, à ce moment donné dans sa vie.

La deuxième phase se traduit par l'expérimentation d'un temps liminaire, c'est-à-dire ce temps de marche pèlerine, où l'individu vivra le moment fort de l'expérience pèlerine. C'est à ce moment là que cette problématique pèlerine créée par l'individu subit une forte modélisation, en fonction des expériences vécues en cours de route. Elle est retravaillée pendant ce temps fort avec insistance, par l'intermédiaire de tous ces instants passés sur les chemins de Compostelle.

Pour ce qui est de la troisième et dernière phase, elle se traduit par la réinsertion de l'individu dans sa propre vie courante où, avec le recul, il mènera cette problématique pèlerine – forte de toutes les expériences vécues en cours de route – vers un stade terminal.

Expérience pèlerine du long cours

Pour comprendre maintenant comment cette problématique pèlerine évolue au fur et à mesure, il faut se pencher sur les différents types d'expériences auxquels se confrontent les individus au cours de leur trajectoire pèlerine, et plus particulièrement sur celles que suggère le pèlerinage.

Comme je l'ai dit au départ, une des spécificités de ce pèlerinage est qu'il repose sur l'expérimentation de la pérégrination au long cours. Cette dernière dimension prédispose dans la pratique à l'ouverture de trois temps successifs, que j'ai nommés temps de la découverte, du silence, et de la gloire. Ces trois temps sont les « charnières » clefs de l'expérience pèlerine qui favorisent la modulation de la problématique pèlerine, en régulant l'injection à différents moments dans le pèlerinage des types d'expériences vécues en cours de route.

D'une manière schématique, on peut catégoriser cette expérience pèlerine en deux types : l'expérience pratique du pèlerinage et l'expérience qui relève de la dimension non-pratique. Pour la première, elle regroupe tout ce qui a trait à la dimension physique du pèlerinage. Entre autres, la marche, la cohabitation des pèlerins sur la route, les rencontres, les émotions du corps, l'altérité vécue sur les chemins, la répétition des mêmes tâches quotidiennes... C'est le type d'expériences pratiques que l'individu rencontre en cours de route... Pour la suivante, je me risquerai à la qualifier, pour l'instant, d'expérience d'ordre « spirituel », au sens bien entendu où tentent de le définir les pèlerins.

En l'état actuel de mes travaux, j'ai pu regrouper ces différents types d'expériences « spirituelles » (autrement dit, non-pratiques) observées, en cinq champs symboliques, interactifs : quête, recherche ; connaissance, découverte ; perplexité ; dépouillement ; prise de conscience, unité. Ces différents types d'expériences se développent en cours de route en se calquant sur l'expérience pratique du phénomène. Les trois temps clefs du pèlerinage agissent ici comme les liens structurels entre l'expérience pratique et « spirituelle » du phénomène.

Temps de la découverte : entre un « avant » loin derrière et un « maintenant » à vif

Le premier temps du pèlerinage engage le plus souvent des expériences relatives aux deux premiers champs symboliques : le principe de quête-recherche et de connaissance-découverte. Lors de celui-ci, les attentes placées dans le pèlerinage se matérialisent par le sentiment de commencer une quête, son aventure sur les chemins de Compostelle. L'individu part avec une idée en tête, une intention, un but, qui se matérialisent avec les premières foulées. Voici une note laissée à Saint-Jean-Pied-de-Port par une pèlerine prénommée Françoise, la veille de son départ :

« Ca y est, j'y suis. Maintenant, je ne peux plus reculer. Je ne sais pas vraiment pourquoi je fais ça, mais je veux comprendre et découvrir ce qui se cache pour moi, derrière les mots Compostelle et pèlerinage⁵ ».

Ici, le processus est amorcé, force de volonté. Le plus souvent, les premières impressions se concentrent sur la différence opérante entre vie courante et pèlerinage.

« C'est sûr, on est vraiment bien ici. On découvre la nature, la beauté du paysage, le fait de vivre dehors toute la journée au lieu de rester enfermé, la marche qui est bonne pour la santé, tout paraît différent. On a quitté Saint-Jean-Pied-de-Port il y a à peine trois jours, j'ai l'impression que ça fait une éternité ! »,

s'étonnait un pèlerin espagnol sur la route – dont le même sentiment était partagé par le groupe de pèlerins auquel il appartenait. Ce premier temps de pèlerinage engage dans la problématique pèlerine une certaine dissolution entre vie courante et pèlerinage. L'individu se libère petit à petit de tout référent à la vie courante (rythme de vie, petites habitudes...) afin de mieux ingérer les expériences du pèlerinage. Lors d'une discussion à Los Arcos avec une pèlerine finlandaise du nom de Rebecca, celle-ci disait le plus simplement du monde :

« Maintenant je suis ici, plus là-bas... Je découvre autre chose, et ça me plaît, je veux continuer. »

Cette première étape, qui suggère à l'individu un sentiment de séparation entre un « avant le pèlerinage » et un « maintenant sur le chemin », permet l'introduction d'un champ d'action

5. Note laissée par une pèlerine prénommée Françoise dans le livre d'or de l'auberge de Saint-Jean-Pied-de-Port, le 27 février 2004.

dans la problématique pèlerine, qui s'oriente autour du principe de découverte, de soif de connaissance. Entre les mots d'un premier contact « je ne sais pas pourquoi je suis ici », « je ne te dirai pas pourquoi je fais ce pèlerinage »..., on découvre une certaine volonté de se mettre à la recherche de ce qui mène sur la route. Voici une fin de note d'un pèlerin à Estella (113 kilomètres parcourus depuis Saint-Jean-Pied-de-Port) qui évoque clairement ce sentiment :

« [...] Toujours sur la voie du calme pour mieux comprendre ce qui m'anime et me mène sur les routes. Force à tout le monde, lors du chemin⁶. »

Le pèlerin se met en quête, et cela se traduit dans ce premier temps par l'enthousiasme qu'il met à découvrir cette expérience pèlerine, à jouer avec sa soif de connaissance en formulant à souhait ce que cela représente pour lui, aujourd'hui, maintenant, ici : « Je souffre, regarde mes ampoules... mais je suis contente, je découvre et j'avance » terminait Rebecca lors de notre discussion. Avancer, marcher... sont les mots d'ordre : marcher vers la prochaine étape du jour, en gardant à l'esprit que chaque pas est décisif, tout en tentant de saisir ce qui pousse à avancer toujours plus loin, toujours plus profondément dans l'inconnu, dans sa propre quête de sens : « Je découvre la beauté des lieux traversés, de ce monde qui m'entoure, auquel je n'avais pas fait attention jusque là. Cela me permet de rentrer en introspection, d'apprendre à me découvrir, tout comme je découvre les alentours à chaque tournant, à chaque virage du chemin », m'expliquait à Roncevaux Bruno, un pèlerin français au départ de Paris.

Temps du silence : comment se perdre pour mieux se gagner

Ce deuxième temps du pèlerinage engage le plus souvent des expériences relatives aux champs symboliques de la perplexité et du dépouillement. Lors du temps de la découverte, l'individu a soulevé bon nombre de questionnements, de raisonnements, de détails, d'associations d'idées, qu'il a échelonnés et formulés au long de ses premières expériences pratiques du long cours. Il se trouve maintenant confronté au fait que la découverte du phénomène s'amointrit, que l'enthousiasme du départ s'amenuise petit à petit, que son état d'esprit vacille d'un jour à l'autre, d'une situation à l'autre. Cette nouvelle dimension d'expériences laisse apparaître un sentiment de perplexité. Arrivé à Burgos, le groupe de pèlerin que j'accompagnais s'est retrouvé face à cet état, qui s'est traduit par le doute et/ou l'indécision : « Je ne sais plus ce que je fais ici, je ne vois pas en quoi cela pourrait m'aider de continuer » m'expliquait à bout de nerfs Amanda, pèlerine américaine d'une trentaine d'années.

D'une manière plus générale, le pèlerin se confrontera un moment ou l'autre à ce sentiment d'être au bord de l'égarement. Les expériences relatives au champ symbolique de la perplexité sont celles qui ancrent le plus souvent l'individu dans le temps du silence. La problématique pèlerine est déconstruite, et le pèlerin mettra alors en place un système de réflexion et un mode de fonctionnement qui lui permettra de mieux gérer ce nouveau temps. Laissons un pèlerin prénommé Francis, interrogé quelques temps après son pèlerinage, nous expliquer ce sentiment :

« Un peu avant d'arriver à la frontière, après avoir dépassé Saint-Jean-Pied-de-Port, j'ai eu une discussion avec Martine [sa compagne de route] qui m'a marqué. [Il sort son carnet de voyage et lit un passage à haute voix :] Aujourd'hui, la marche s'est faite sans encombre jusqu'à l'entrée de Honto où, pour ainsi dire, j'ai eu un choc. Martine et moi devançons Denis et Nicolas de quelques centaines de mètres environ, lorsque surgit un désaccord entre elle et moi au sujet d'une pèlerine qui était tombée en larmes quelques jours auparavant, à cause d'un autre pèlerin s'étant installé sur son lit sans faire attention. La jeune fille,

6. Note laissée par un pèlerin prénommé Jean-Jacques dans le livre d'or de l'auberge d'Estella, le 13 septembre 2003.

apparemment à bout de nerfs, ne put retenir sa tristesse plus longtemps, lorsqu'elle vit cet homme couché sur le lit où elle avait posé ses affaires quelques minutes plus tôt. Martine soutenait l'idée que cet individu n'avait rien à se reprocher, si ce n'est le fait de s'être installé à sa place sans s'en être rendu compte. Je tentais de lui expliquer qu'à première vue, les deux pèlerins se connaissaient, et qu'il se dessinait derrière tout ça une sombre histoire de revanche. Le ton de la conversation allait bon train, lorsque le plus simplement du monde elle me dit que j'avais tendance à trop réfléchir sans me poser les bonnes questions, que ma venue ici était claire comme de l'eau de roche, et que je n'étais pas capable de mettre le doigt dessus, qu'il fallait toujours que je pérore pour me rendre à l'évidence. Je suis resté bouche bée, m'arrêtant net. Martine continuait à marcher, ne faisant pas mine de s'arrêter, ni même de se retourner. J'ai dû rester là un bon moment, puisque, Denis et Nicolas, en grande conversation, me doublèrent en me jetant un signe de la main. J'ai tourné et retourné ces paroles dans ma tête toute le reste de la journée, ne sachant pas réellement que dire, jusqu'à maintenant. Je crois qu'elle a raison, je me suis égaré le long de mon chemin. Je ne sais plus trop que penser, et surtout comment dois-je réagir [fin de citation]. C'est à ce moment à peu près que j'ai commencé à être un peu plus distant des autres pendant la marche, sans pour autant les boudier. C'était un passage plus personnel, une sorte d'introspection volontaire pour voir où j'en étais... »

Le temps du silence remplace le temps précédent en apportant avec lui son lot de nouvelles expériences, de nouvelles réflexions. Il se traduit souvent par la renonciation de l'individu à tenter de mettre des mots sur son expérience, de tenter de la rationaliser. La problématique pèlerine prend une signification nouvelle et déplace son axe de questionnement dans une dimension nouvelle, suggérée par l'expérience pèlerine. Dans son livre, Guy Dutey⁷ tente de découvrir par le biais d'un questionnaire passé aux pèlerins quelles sont les transformations opérées en cours de route. Voici une des réponses retenues :

« Cette alchimie de transformations s'est fait essentiellement à travers les 800 derniers kilomètres espagnols. Il m'a fallu tout ce temps pour que progressivement mon cœur se laisse remodeler. Il m'a fallu vivre la confiance, la pauvreté, le partage, les rencontres, la fatigue, les souffrances, l'épuisement pour qu'enfin un autre regard, une autre conscience se fassent jour. Pour que je laisse tomber la "vieille peau" du "moi", du "personnel", de l'égoïsme. Comme si j'étais mise à nue pour être enfin inondée par la grâce du pardon et de l'amour ».

Cette interprétation laisse supposer que lors de son pèlerinage, la personne est amenée à vivre, au fil des expériences, une succession d'étapes qui la mène vers un certain changement ; peut-on parler de métamorphose chez l'individu ? Tout dépend de la personne. Mais il est clair que le temps du silence incite au dépouillement du contenu de sa propre problématique pèlerine. « Marcher m'a permis de mettre de l'ordre dans ma tête, de me poser les bonnes questions [...]. Les cartes sont restées les mêmes, mais j'y vois plus clair dans mon jeu, c'est pas plus compliqué... », m'expliquait un pèlerin anglais prénommé Jack, à O'Cebreiro⁸. Le temps du silence permet un temps plus intime, exclusif, où la problématique pèlerine est décomposée, dégrossie, pour enfin être reconstruite à travers les différentes expériences, situations et autres sentiments que le pèlerinage suggère à l'individu.

Temps de la gloire : vers un retour en soi

Ce troisième et dernier temps du pèlerinage engage le plus souvent des expériences relatives aux champs symboliques de la prise de conscience, de l'unité. Mais il faut souligner que cette

7. G. Dutey, *Pèlerin vers Compostelle : sur un chemin pas comme les autres*, p. 116-117.

8. Jack est parti de Saint-Jean-Pied-de-Port. La distance parcourue à ce stade est d'environ 630 km.

étape est vécue de façons différentes : soit l'individu prend conscience de ce qu'il a traversé et en tire un certain enseignement, soit il reste figé dans l'expérience de la perplexité. Ghislaine, 23 ans, pèlerine française ayant effectué le pèlerinage en 2003 de Pampelune à Compostelle, explique la façon dont elle a vécu ses derniers temps de marche lors d'un entretien :

« J'étais plutôt anxieuse vers la fin du *camino*. Car je me suis rendu compte que je n'étais pas prête à accepter la fin de mon pèlerinage. Même après avoir connu la souffrance de marcher tous ces jours avec des ampoules et un ongle en sang, je ne voulais pas arriver à Santiago, pas encore. Il me fallait un peu plus de temps. Marcher toute la journée a été très difficile pour moi, et j'ai mis longtemps avant de m'habituer, de prendre du plaisir et sortir de ma déprime permanente. Je voyais tous mes amis [ses compagnons de route] contents de vivre ce moment ensemble, de ressentir la même chose [...]. Tu vois, ce côté où tout prend un sens sur le moment, et que tu te sens bien, que tu comprends tout maintenant. Ils étaient contents de leur voyage, de ce qu'ils ont découvert chez eux. Moi aussi, mais je sentais que c'était trop juste, trop court, que je ne pourrai pas en profiter assez longtemps avant de retourner chez moi ».

D'un autre côté, Tio, pèlerin espagnol d'une trentaine d'années explique le jour de son arrivée à Compostelle :

« Passé O'Cebreiro, je me suis senti comme apaisé. Comme si j'avais fait la paix avec la partie de moi qui voulait partir en claquant la porte de la maison, en disant "je ne reviendrai plus". J'ai marché toujours plus loin, toujours plus vite, et maintenant je suis arrivé, heureux d'avoir connu tout ça. Je me sens en même temps plus léger, et ma situation me paraît beaucoup moins compliquée qu'à mon départ [...]. Je suis comme transformé, un nouvel homme, qui a quitté sa rancœur. J'ai essuyé le plus gros de la tempête en Castille et maintenant j'arrive à bon port, le cœur léger. »

Le temps de la gloire amène les dernières expériences du pèlerinage et clôture la première modélisation de la problématique pèlerine, celle que l'individu vit en chemin. Voici l'extrait d'une note de pèlerin laissé dans une auberge de Galice, entre Sarria et Ferreiros :

« En fait, c'est en marchant et en souffrant sur le chemin que je me suis rendu compte que ma vie est belle et que j'ai de la chance. C'est en faisant l'expérience de l'effort, que l'on apprend la valeur du repos. Le pèlerinage m'a appris que lorsque l'on souffre sur le chemin de Dieu, on prend conscience de sa valeur et chaque chose revient à sa place naturellement. »

Le temps de la gloire clôture une séquence, celle du pèlerinage, en laissant suggérer à l'individu qu'il a parcouru un certain chemin depuis son départ, tant sur la route que dans sa propre démarche pèlerine. Cependant, cette dernière continue d'évoluer et ne s'arrête pas avec la fin du pèlerinage ; elle suit maintenant une lente maturation, mais cette fois-ci en dehors du cadre extraordinaire du pèlerinage. Beaucoup de pèlerins m'ont évoqué ce sentiment d'avoir découvert en eux une part d'inconnu, qui s'est dévoilée petit à petit, en cours de route. La plupart des individus en retour de pèlerinage ne considèrent pas cette étape comme une fin en soi, mais plutôt comme un nouveau commencement avec comme point d'inflexion les expériences vécues lors du pèlerinage, c'est-à-dire une réinsertion dans la vie courante, qui offre de nouvelles perspectives à celui qui sait y voir un signe pour lui.

En considérant le phénomène sous cet angle, on comprend qu'il est difficile d'effectuer une typologie des sens attribués au pèlerinage, en les déconnectant du contenu et de l'évolution de la problématique pèlerine auxquels ils appartiennent. Car il n'existe pas un sens propre, donné et véritable, mais plusieurs, étroitement liés les uns aux autres par un cheminement individuel logique au cours de la trajectoire pèlerine. Il est donc compliqué de catégoriser

les motivations pèlerines sans risquer de tomber dans une interprétation essentialiste de l'acte pèlerin et de ses fondements pratiques. Car aujourd'hui, le pèlerinage de Compostelle s'est vu réinjecter une multitude de sens nouveaux, tous autant différents que pluriels, qui naissent et disparaissent en cours de route. Peut-on alors réellement parler de pèlerinage religieux ? Sportif ? Culturel ? Demandez à un pèlerin s'il part dans une optique religieuse ou encore culturelle, et il pourrait vous répondre "oui", "non", "je ne sais pas", "peut-être"... Car l'individu part dans le but de découvrir un moyen de vivre mieux, ici et maintenant. Que celui-ci y voie un sens religieux, spirituel, sportif... ou tout ça à la fois, voire plus encore, le pèlerinage au long cours semble offrir la possibilité d'acquérir un nouveau regard sur la vie, sur sa condition... une sorte d'alternative que la plupart découvrent en chemin. À travers l'expérience du long cours, l'individu est visiblement guidé aux portes du « soi », où se trouvent les principales clefs de sa problématique pèlerine. Marcher vers Compostelle ne change pas inopinément la vie, cela ne transforme pas forcément l'individu, mais plutôt lui suggère comment trouver les moyens de le faire. Car le pèlerinage de Compostelle est un phénomène qui manifeste une forme de liminarité, dans laquelle l'expérience pèlerine revêt plusieurs visages et ouvre les portes vers une part de soi relativement méconnue. C'est peut-être ce qui fait la constante phénoménologique de ce pèlerinage. « Partir, c'est faire acte de quitter un état antérieur, consciemment ou non. Ainsi le pèlerin quitte le sériel et l'habituel. Il sort d'un statut social étiqueté pour vivre dans l'éphémère une nouvelle condition particulière⁹ », qui se dit pèlerine. Cette situation se vit avec son lot d'expériences bonnes et/ou mauvaises, claires et/ou incompréhensibles, douloureuses et/ou agréables... Se dire pèlerin de Compostelle est faire acte de passage d'un état à un autre qui n'aboutit pas forcément vers ce à quoi l'on s'attendait. Dans cette perspective, il est donc logique de souligner que toutes ces formes séculaires de pèlerinage que l'on a généralement tendance à utiliser pour décrire le comportement jacquaire contemporain volent peut-être aujourd'hui en éclats, du moins pour le cas de Compostelle. Pèlerin sportif, religieux, touristique... toutes ces définitions nourrissent une vision sclérosée du phénomène, à laquelle chaque participant à de plus en plus de mal à s'identifier aujourd'hui. Il serait donc particulièrement profitable de réviser cette nomenclature utilisée pour étudier ce phénomène, ne serait-ce que pour prendre en compte cet ensemble de faits qui échappent à ce type d'analyse des motivations pèlerines.

Résumé

Le pèlerinage de Compostelle est un phénomène complexe, polysémique, qui s'est vu réactualisé par des dynamiques proprement modernes. Aujourd'hui, chaque pèlerin véhicule le long du chemin sa propre variété de significations attribuées au pèlerinage. On part en quête de Dieu, mais aussi des autres et majoritairement de soi. Certaines indications ethnographiques sur le voyage, comme les témoignages émotionnels par exemple, que l'on retrouve aussi bien dans les lectures jacquaires que dans le discours des pèlerins, sont particulièrement révélatrices d'une mutation contemporaine de l'acte pèlerin jacquaire. Qui sont ces pèlerins d'aujourd'hui, qui intègrent à la fois religion et spiritualité, sport et tourisme, à leur démarche pèlerine ? Une ethnologie des chemins de Compostelle permet de mieux situer toutes les nuances auxquelles se confronte aujourd'hui le phénomène.

9. M. Pénicaut, « Le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle : la voie du sud », p. 173.

Bibliographie

- AUBLIN Jean-Baptiste, *De Vézelay à Roncevaux : marchez vers Compostelle*, Saint-Quentin, impr. de l'Aisne nouvelle, 1990.
- BARRET Pierre et GURGAND Jean-Noël, *Priez pour nous à Compostelle*, [Paris], Hachette, 1978. (Réédition Paris, le Grand livre du mois, 1999).
- CLOUTEAU Jacques, *Il est un beau chemin semé d'épines et d'étoiles*, Château d'Olonne, J. Clouteau, 1994.
- DENIS Laurent, *Partir à Compostelle : manuel pratique : la marche au long cours*, Les Sables-d'Olonne, éd. du Vieux crayon, 2003.
- DUPRONT Alphonse (dir.), *Saint-Jacques-de-Compostelle*, Paris, Brepols (la Quête du sacré), 1985.
- DUTEY Guy, *Pèleriner vers Compostelle : sur un chemin pas comme les autres*, Lyon, Chronique sociale (Comprendre les personnes : l'essentiel), 2002.
- GANTELET Léo, *En si bon chemin : vers Compostelle*, Paris, Lepère, 2002.
- HERVIEU-LÉGER Danièle, *Le Pèlerin et le Converti : la religion en mouvement*, Paris, Flammarion (Champs, 486), 2001.
- LA COSTE-MESSELIÈRE René de, *Sur les chemins de Saint-Jacques*, Paris, Perrin, 1993.
- LE BRETON David, *Éloge de la marche*, Paris, éd. Métailié (Suites sciences humaines, 3), 2000.
- MAFFESOLI Michel, *Le Voyage ou la Conquête des mondes*, Paris, éd. Dervy (Paroles retrouvées), 2003.
- PÉNICAUD Michel, « Le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle : la voie du sud », mémoire de maîtrise d'ethnologie, Aix-en-Provence, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, 2001.
- PÉRICARD-MÉA Denise, *Dans les pas de saint Jacques*, Paris, Tallandier, 2001.
- RAUCH André, JULIA Dominique, HASSOUN Jacques et al., *La Marche, la vie : solitaire ou solidaire, ce geste fondateur*, Paris, Autrement (Autrement. Série mutation, 171), 1997.
- SEGALEN Martine, *Rites et rituels contemporains*, Paris, Nathan (128 : sciences sociales, 209), 1998.
- TURNER Victor et GUILLET Gérard (trad.), *Le Phénomène rituel : structure et contre-structure*, Paris, Presses universitaires de France (Ethnologies), 1990.